

Paris, 25 mars 1858.

Le projet de tunnel sous-marin destiné à relier les chemins de fer d'Angleterre à ceux du continent excite toujours, à un haut degré, l'attention publique en France, et surtout chez nos voisins d'outre-mer. Chacun apprécie à son point de vue les avantages immenses promis par l'exécution de cette grande voie internationale. On sait qu'une commission officielle des ponts-et-chaussées et des mines, réunie par l'initiative de l'Empereur, s'est prononcée sur l'opportunité de travaux d'expérimentation à effectuer sur le détroit, et sur l'utilité d'une dépense de 500,000 francs pour cet objet. Le gouvernement anglais, de son côté, fait examiner la question au point de vue spécial de l'intérêt du commerce britannique.

Il paraît actuellement, lisons-nous dans la *Patrie*, que les deux compagnies du chemin de fer du Nord et du South-Eastern railway, qui toutes deux desservent la circulation internationale aboutissant au détroit de Calais, se seraient émues en présence des avantages entrevus pour ces compagnies dans l'ouverture de cette voie sous-marine de jonction. On parle en ce moment d'une combinaison au moyen de laquelle ces deux compagnies interviendraient directement pour concourir, avec les deux gouvernements, aux travaux préparatoires qui doivent précéder l'exécution.

Le nombre des demandes de permission de mariage formées par les militaires actuellement dans leurs foyers, en vertu de congés de 6 mois renouvelables, tend chaque jour à s'accroître, dit le *Moniteur de l'Armée*, et occasionne une correspondance très-considérable qu'il importe de simplifier; il n'est pas moins nécessaire de renfermer dans les limites raisonnables ces autorisations, qui ne seraient pas sans inconvénients en cas de rappel à l'activité.

Dans ce double but, M. le ministre de la guerre a, par une circulaire du 15 mars, prescrit les dispositions suivantes :

Les généraux divisionnaires pourront accorder directement des permissions de mariage, aux militaires en congé renouvelable, auxquels il restera à faire moins de deux années de service. Mais le nombre de ces autorisations, que la circulaire du 22 août 1856 prescrivait déjà de restreindre, devra être encore diminué; c'est-à-dire que les permissions ne seront délivrées que lorsque des informations très-précises auront constaté que les pétitionnaires sont placés dans une position tout à fait exceptionnelle, sous le rapport de la famille.

Pour les hommes qui auront encore plus de deux ans à faire, les généraux divisionnaires continueront à adresser au ministre des propositions motivées; mais elles devront être en très-petit nombre, attendu qu'il y aura lieu d'y apporter encore plus de restriction que pour les autorisations accordées aux militaires dont la libération est plus prochaine.

Quant aux jeunes soldats remplacés, dispensés ou maintenus dans leurs foyers, à titre de soutiens de famille, ils pourront, comme par le passé, recevoir directement des généraux divisionnaires l'autorisation de se marier.

Enfin, les demandes formées par des jeunes soldats faisant partie d'une portion de classe non encore appelée ne sont pas, en principe, susceptibles d'être accueillies favorablement. Toutefois, si quelques-unes d'entre elles se trouvaient appuyées de circonstances de famille dignes de mériter une exception toute spéciale, elles pourraient être individuellement soumises au ministre de la guerre. Il serait alors indispensable qu'elles fussent parfaitement justifiées.

Semis du tabac. --- L'adoucissement de la température est venu très à propos pour les semis de la plante de tabac, qui a lieu sur la fin de mars, pour être repiquée vers la mi-juin. Les planteurs s'empressent de profiter de cette circonstance favorable, pour activer les travaux de cette fructueuse culture.

Bien que les déclarations pour la plantation aient été faites depuis un certain temps, on accorde cette année aux cultivateurs la faculté d'augmenter la quantité de terrains qu'ils avaient primitivement consacrés à cette récolte; il suffit qu'ils en donnent avis à l'autorité.

Depuis quelques jours, on voit fonctionner, dans un des principaux estaminets de la Grande-Place à Bruxelles, une nouvelle espèce de pompe à bière, dont le corps en porcelaine et les tuyaux en verre suppriment les dangers que présente l'usage de la cloche de la pompe anglaise jusqu'ici en usage dans le Nord de la France.

Il serait à désirer que cette amélioration fût adoptée aussi chez nous, et elle pourrait l'être d'autant plus facilement, que l'appareil en question n'est pas, dit-on, d'un prix fort élevé.

— La valeur totale de l'or en circulation dans le monde est estimée à 12,000,000,000 de francs et la perte annuelle à 3 1/2 %. La consommation de l'or dans les arts et manufactures est de 150,000,000; l'Angleterre entre pour un tiers dans ce chiffre; à Birmingham seul, il a été fait chaque semaine une consommation de 1,000 onces d'or pour fabrication de chaînes. La consommation des feuilles d'or à Londres, pendant le même temps, a été de 400 onces, et dans d'autres endroits de la Grande-Bretagne, de 184 onces.

Mercuriale du marché aux grains de Lille
DU 24 MARS 1858.

Blé blanc vendu, 1260 hectolitres . . .	17 81
Blé macaux id. 543 hectolitres . . .	16 14
Prix extrême du blé blanc . . . 15 à 20 fr.	
Id. du blé macaux . . . 13 à 17 fr.	
Baisse à l'hectolitre : Blé blanc . . .	0 09
Id. id. Blé macaux . . .	0 17
Fleurs (le sac de 100 kilog.) . . .	29 75
Baisse : 0 35.	
Son (le quintal métrique) . . .	6 60

Prix moyen (à l'hect.) des marchés du département, plus Arras.

	Blé blanc.	Blé macaux.
Semaine courante.	17 16	14 66
Semaine précédente	17 67	15 08
Baisse . . .	0 51	0 39

TAXE DU PRIX DU PAIN
dressé d'après les bases déterminées par l'arrêté municipal du 25 octobre 1855.

Prix du pain par pains d'un kilog. 1/2 :	
Pain de ménage, le kilogramme . . .	23 »
Pain de 2e qualité, idem . . .	25 50
Pain blanc, idem . . .	28 »
Pain de fleur (dit pain français, 125 gr.)	5 »
Les deux pains . . .	9 »
Les quatre pains . . .	18 »
Les huit pains . . .	36 »

Nous avons eu dimanche un spectacle splendide : la première représentation du printemps. Ce jour-là, les malades et les prisonniers ont seuls dû subir une réclusion forcée; mais tout le reste de la population, huit cent mille âmes au moins, s'est joyeusement porté au-devant de ce soleil ami dont les rayons reprenaient pour la première fois leur éclat longtemps obscurci.

Aussi, foule compacte et animée partout : sur les boulevards, dans les squares, aux Tuileries dont le jardin était envahi par les enfants se livrant à leurs jeux avec plus d'expansion que jamais; aux Champs-Élysées, dont la longue avenue jusqu'à l'Arc-de-Triomphe suffisait à peine à contenir les voitures qui sur cinq de front s'avançaient lentement, contenues par les gardes municipaux en grand uniforme; dans l'avenue de l'Impératrice, où la queue des voitures et des piétons atteignait des proportions impossibles, jusqu'à ce qu'enfin le bois de Boulogne avec ses mille allées se croisant en tous sens offrit à tous, hommes, chevaux et voitures, une circulation agréable et facile.

Le bois de Boulogne! c'était là le but extrême du pieux pèlerinage entrepris par cette foule en l'honneur du Printemps. Avec quel plaisir, sous ce ciel bleu, par ce soleil éclatant, on foulait de nouveau ces allées finement sablées, formant comme une coquette et capricieuse ceinture aux deux lacs silonnés de gondoles! Avec quelle émotion on admirait ces horizons si harmonieux, si pittoresques, conçus et réalisés par le génie d'un simple jardinier! Comme les enfants étaient heureux de jeter quelques miettes de leur goûter aux cygnes majestueux, et à toute cette foule de canards et de poules d'eau, vive et charmante population des deux lacs!

Par ces jours fortunés, tout Paris semble atteint d'une frénésie de locomotion, qu'aucun obstacle ne peut arrêter. Ceux qui ne peuvent se servir de leurs jambes leur réservent alors une rude besogne, je vous le jure. Les autres mettent en réquisition tous les moyens possibles de transport, depuis la calèche de femme, jusqu'à la grotesque tapissière, jusqu'à l'infime coupé de barrières, attelé d'un cheval auprès duquel Rossini eût paru un cheval de luxe. Tout est bon : les femmes en belles toilettes s'installent comme elles peuvent dans ces taudis ambulants; les hommes se huchent auprès du cocher, affrontant ainsi un voisinage qui ne manque pas de désagréments; et clic! clac! l'on part heureux à l'avance de respirer à pleins poumons cet air pur qui fera défaut, peut-être, pendant toute une longue semaine.

Les chemins de fer se mettant aussi de la partie, bien entendu, je vous laisse à penser ce que doit être, par un beau dimanche, la foule des Parisiens, qui, semblable à un torrent, se déchaîne sur la banlieue. Aussi l'intérieur même de Paris présente, de 2 à 10 heures du soir, un aspect de solitude désolée très-curieux à observer. Les rares passants fuient alors comme des ombres, honteux de se laisser voir à la ville, et se réfugient dans les quartiers tout à fait déserts. Tous les magasins sont fermés; pas une seule voiture en station; pas d'attroupements de badauds; rien enfin, si ce n'est l'éternel omnibus poursuivant, morne et solitaire, son itinéraire quotidien.

Je n'ai pas cinquante mille livres de rente — malheureusement; d'un autre côté, je n'ai jamais pu me résoudre à faire queue pendant plus d'une demi-heure à la porte d'un théâtre. Ces deux raisons vous feront assez comprendre comment il ne m'a pas encore été possible de voir

la *Magicienne*, dont la 3.^{me} représentation se donne aujourd'hui. Quand le premier coup de feu sera passé, je verrai à me risquer, et vous rendrai compte de mes impressions. Le résumé de tout ce que j'ai lu ou entendu dire de la pièce nouvelle, est, que sur un livret aussi invraisemblable qu'ennuyeux, l'imagination de M. Halévy a conçu une partition qui s'élève quelquefois jusqu'au sublime, mais dont l'ensemble n'est pas supérieur à la musique de la *Juive*, le chef-d'œuvre du savant maître.

Il est à propos de remarquer ici combien il est rare que le compositeur, même le mieux doué, puisse faire jaillir plusieurs fois de son cerveau une œuvre assez complète pour mériter le rang suprême parmi les chefs-d'œuvre de l'art. Malgré leur immense talent, quels pendants M. Auber a-t-il pu donner à la *Muette*, M. Halévy à la *Juive*, Donizetti à la *Lucia*? Reste seul, dans notre siècle, Rossini qui a créé dix chefs-d'œuvre, et qui trône au sommet de l'art, dans cette région sereine où brille, comme des astres lumineux, Virgile, Raphaël et Mozart.

Grâce à Dieu et au printemps qui nous arrive, va mourir la plus ennuyeuse de toutes les saisons, la saison des concerts. Bientôt il sera possible de circuler sans danger dans les rues St.-Georges, Rochechouart, de la Victoire, du Mail et de la Chaussée-d'Antin. Bientôt la salle Herz sera muette; muettes seront aussi les salles Pleyel, Erard, Sax et St.-Cécile. Ce repos, elles ne l'auront pas volé. Il faut en vérité que ces salles infortunées soient construites beaucoup plus solidement que ne l'étaient jadis les murs de Jéricho. Et heureusement pour nous. Où en serions-nous s'il suffisait d'un *tutti* de cuivres pour renverser les murailles? M. Sax à lui tout seul, avec tous ses enfants les Sax-Horns, les Sax-Bugles, les Sax-Tubas, &c., &c., pourraient se charger de la démolition de Paris. Gloire donc à nos architectes qui ont su construire des maisons à l'épreuve de ces musiques enragées.

Mais voulez-vous savoir ce que deviennent les contrôleurs, les employés des salles de concerts, une fois la saison terminée? — Ils deviennent sourds ou fous; telle est leur fatale destinée. Et cependant on trouve toujours, plus qu'il n'en faut, des malheureux qui sollicitent ces places maudites.

Ces jours derniers, je voyais sur un programme : Le concert commencera par la symphonie *Berlin la nuit*. — Par quel miracle, je le demande, les violons, les cors et les contrebasses peuvent-ils nous donner l'idée d'une ville durant la nuit? Et puis la nuit prussienne est-elle donc différente de la nuit française, ou de la nuit anglaise, ou de la nuit autrichienne? Qui veut trop prouver ne prouve rien.

THEOBALD JARRY.

IMPORTATIONS ET EXPORTATIONS.

Le *Moniteur* vient de publier le tableau des marchandises importées et exportées pendant le mois de février et les deux premiers mois de l'année.

Le mouvement de nos douanes s'est naturellement ressenti de la stagnation des affaires. Toutefois, on observe déjà, pour le mois de février, des diminutions moins sensibles.

Les droits perçus à l'importation se sont élevés à 13,614,251 fr. pour le mois de février, et à 25,842,266 fr. pour les deux premiers mois de l'année. En 1857, il avait été perçu 14,166,478 fr. pour les deux premiers mois de l'année.

La comparaison de cette période avec celle correspondante des deux années précédentes donne donc sur 1857 une diminution de 2,202,222

moiselle Amanda. M. Rodolphe l'aborda gravement.

— Monsieur, lui dit-il, vous devez pressentir le but de ma visite.

— Moi, monsieur, répondit le jeune homme en rougissant, point du tout.

— Oui, monsieur, vous êtes mon rival, mon véritable rival, et non ce M. de Raucourt qui épouse aujourd'hui.

— Je ne vous comprends pas, monsieur, dit Alfred.

— Je vais m'expliquer, monsieur. Depuis longtemps j'aime mademoiselle Amanda; je suis assez riche pour aspirer à sa main, je l'ai prouvé à son père. Mes poursuites commençaient à avoir du succès quand vous avez paru; vous l'avez emporté, mademoiselle Amanda vous aime.

— Monsieur!

— Monsieur, je ne vous demande pas un aveu, je suis certain de ce que j'avance. Il est très-simple, en effet, qu'un homme de votre âge, et qui a vos agréments personnels, l'emporte sur tout autre. Si vous épousiez aujourd'hui mademoiselle Amanda, je n'aurais rien à dire et vous ne recevriez pas ma visite; mais, monsieur, vous avez à peine vingt ans, vous n'avez ni état, ni fortune, et vous ne manquez pas de calcul.

— Monsieur, je ne puis permettre.

— Il faut pourtant m'entendre jusqu'à la fin. Vous avez compris, mademoiselle Amanda et vous, qu'il fallait renoncer à un mariage auquel son père ne consentirait jamais, et comme mademoiselle Amanda devait choisir entre M. de Raucourt et moi, vous avez préféré le vieillard, celui qui est le plus facile à tromper, celui qui laisse dans l'avenir et dans le présent même le

plus de chances. Vous auriez craint, avec raison, un mari jeune encore, aussi amoureux que clérvoquant, et M. de Raucourt a été l'élu de l'un et de l'autre.

— Jamais je ne souffrirai des paroles pareilles, s'écria Alfred en frémissant; jamais je ne permettrai que le caractère de mademoiselle Amanda...

— Comme il vous plaira, dit froidement M. de Bourmond; jamais je ne souffrirai patiemment non plus d'avoir été sacrifié à un calcul semblable, et je viens ici pour vous en demander raison.

— Vous me prévenez, dit Alfred, et il me tarde de punir une insolence...

— Demain donc.

— Pourquoi pas aujourd'hui?

— Vous êtes de noces.

Et M. de Bourmond se retira.

Quand les époux sortirent de la maison, Alfred, qui avait une prudence au-dessus de son âge, prit à l'écart M. de Raucourt.

— Mon cher parent, lui dit-il, vous avez un ennemi bien cruel en M. Rodolphe de Bourmond; c'est une haine à mort, avec une certaine loyauté cependant.

— Une certaine loyauté! dit M. de Raucourt en pâlisant de colère.

— Oui, il a craint de se rendre odieux en s'attaquant à vous à cause de votre âge, et c'est moi qu'il a venu chercher.

— Vous, Alfred!

— Oui, moi; il est venu me proposer un duel.

— Sous quel prétexte?

— N'ai-je pas l'honneur d'être votre parent?

A cette nouvelle M. de Raucourt fit un cri, et fut si vif et si expansif qu'il se rapprocha de M. Corbin et lui raconta tout haut le nouvel attentat

de cet homme odieux, qui, après l'avoir poursuivi dans son amour, le poursuivait encore dans sa famille. Mademoiselle Amanda, belle de sa jeunesse, de ses attraits et de ses habits de noces, entendit ce récit fatal, et apprenant ainsi que les jours de M. Alfred étaient menacés, elle s'évanouit, et quand elle revint à elle, ses yeux cherchèrent M. de Mibray sans le trouver.

— Rassurez-vous, lui dit le nouvel époux, le duel n'est que pour demain et je vous jure qu'il n'aura pas lieu.

Cependant, M. Alfred n'avait pas tardé à reconnaître son imprudence, il avait compté sur la discrétion de M. de Raucourt et non sur l'éclat qui venait d'avoir lieu. Un homme qui accepte un duel ne le divulgue pas, il s'arrange surtout de façon à ce que les femmes qui peuvent s'intéresser à lui n'en soient pas instruites, c'est là une règle étroite à laquelle on ne saurait se soustraire, et M. Alfred y avait manqué. Il résolut de réparer autant qu'il était en lui la brèche faite inconsidérément à son honneur, et il quitta la noce pour courir après M. de Bourmond.

— Mon Dieu! lui dit son adversaire, vous arrivez trop tôt; je suis prêt, sans doute, mais mon témoin n'est pas prévenu, vous-même n'avez personne pour vous assister. Si vous répugnez à réparer à la noce, restez avec moi, acceptez un dîner de garçon, et, ce soir, ne rentrez pas chez vous. M. de Raucourt aura trop d'occupation pour vous courir sérieusement après, et sa femme connaît trop les convenances pour se compromettre.

Quoique cette proposition fût faite de bonne foi, il perçait dans les paroles de M. de Bourmond un ton de sarcasme qui irrita le jeune homme qui refusa cette offre, et quitta son ad-

versaire, tout en se promettant de suivre son conseil et de ne pas rentrer chez lui.

Quand M. de Mibray fut seul, le moment de la réflexion arriva; il allait se battre dans quelques heures, il pouvait être tué et ne plus voir cette femme qu'on l'accusait d'aimer. Ce qui l'irritait surtout contre son adversaire, c'était cette perspicacité qui lui avait fait tout deviner. Il avait satisfait à ce qu'il croyait son devoir en prévenant M. de Raucourt, il voulait voir encore une fois mademoiselle Corbin. Il était assez difficile de la voir seule, cependant l'entrepreneur, Mademoiselle Amanda avait une femme de chambre, dévouée, qui avait pris Alfred sous sa protection; il courut la trouver.

— Julie, lui dit-il, il faut que je voie votre maîtresse.

— C'est impossible, aujourd'hui, M. de Raucourt ne la quitte pas.

— Tenez, Julie, voilà une bague que je vous destinai depuis longtemps; prenez-la, et que je voie Amanda un quart d'heure seulement.

— Mais où?

— Où?... dans votre chambre; dites-lui simplement que j'y suis, que je l'y attends, et elle viendra, je vous assure. Vous ne nous quitterez pas, Julie.

La femme de chambre se laissa facilement persuader, et Alfred n'attendit pas plus de dix minutes.

— Vous voilà, mon ami, dit la jeune femme, vous ne vous battez pas, jurez-moi que vous ne vous battez pas.

Alfred dit quelques mots à l'oreille de la jeune femme, et, content sans doute de l'avoir vue un instant et d'avoir expliqué sa conduite, il la quitta sans vouloir attendre sa réponse.

Le lendemain les deux rivaux furent exacts au